

Genèse du Rite Écossais Ancien et Accepté, 250 ans d'évolution de 1760 à nos jours; par Philippe Michel. Préface de Pierre Noël, postface de Laurent Jaunaux. Dervy. Paris, 2017. 23 euros.

Dans ce vaste et fort ancien continent qu'est la Maçonnerie française, les contrées étranges et peu explorées ne manquent pas; petit à petit, la recherche historique en supprime les taches blanches. Et cependant, des régions que l'on pourrait croire largement arpentées réservent encore quelques surprises ! Ainsi, le Rite Écossais Ancien et Accepté en ses grades bleus est-il aujourd'hui largement majoritaire dans la Maçonnerie française, toutes obédiences confondues. On pourrait presque dire qu'il est leur bien commun. En se rappelant bien sûr, aspect non négligeable du problème, que ce REAA aux grades symboliques est une spécialité nationale, ou quasi. Or, paradoxalement, on n'avait jusqu'à présent que fort peu de lumières sur le rite préféré des maçons français, bien moins en tout cas que sur ses hauts grades !

Voici un peu plus de dix ans, dans son édition critique du *Guide des maçons écossais*¹, Pierre Noël notait que les auteurs classiques n'en parlaient pour ainsi dire pas. Y avait-il là anguille sous roche suggérait-il ? Cela n'introduisait-il pas par défaut une question capitale à propos de la constitution du REAA comme un tout cohérent du premier grade au 33^e ? Sur un plan historique strictement documentaire, on ne disposait guère alors que d'une livraison d'*Ordo ab Chao*, organe du Suprême Conseil de France², certes remarquable, mais sans véritable dimension critique.

1 Pierre Noël. Édition critique. *Guide des maçons écossais*. Ed. « A L'Orient ». Paris. Juin 2006.

Peut-être le livre de Philippe Michel ne répond-il pas exactement aux questions posées par Pierre Noël; sans doute ne présente-t-il pas, dirons-nous, un appareil critique « réglementaire ». Il reste cependant des plus intéressants par ce qu'il dit entre les lignes sur les passions maçonniques françaises³ et s'avère indispensable pour qui veut comprendre comment rites et rituels, quels qu'ils soient, se forment et se transforment, naissent et meurent⁴.

L'auteur a choisi de diviser son ouvrage en quatre parties. La première va de 1760 à 1820 et correspond à la création du REAA, la seconde s'étend de 1821 à 1894, durant laquelle gouverne le Suprême Conseil de France, la troisième de 1879 à la Seconde Guerre mondiale, c'est-à-dire les prémices de la Grande Loge de France et sa prépondérance ultérieure; la quatrième et dernière traitant de ce qui s'est fait à la GLDF après guerre. On trouve enfin, en annexe la transcription du rituel de la Loge Mère écossaise d'Avignon (1774).

Pour chacune des parties, l'auteur présente, analyse et commente un certain nombre d'instructions et de rituels complets ou fragmentaires en usage à l'époque donnée.

On sait que Grasse Tilly et ses amis, retour des États Unis, furent les premiers introducteurs en France d'un rite de facture *Antient*, alors parfaitement inconnu de l'ensemble des Maçons français, lesquels pratiquaient le rite dit « Français » directement issu de la tradition des *Moderns* et codifié dans le *Régulateur du Maçon*. C'est donc avec raison que l'auteur retient comme date de départ 1760, année où parut la divulgation anglaise des *Three Distinct Knocks*, rituel *Antient* par excellence et « père » des rituels en cours à l'époque retenue par l'auteur, c'est-à-dire: le manuscrit *Brigon*, ceux dits de la fugace *Grande Loge Générale Écossaise de France* (fin 1804 et 1805), le manuscrit *Kloss* (circ. 1815), le *Thuileur de Grasse Tilly* de 1819 et le *Guide des maçons écossais*, première publication officielle du rituel des trois degrés symboliques du REAA. L'ambition des *Américains* est bien connue: il fallait faire pièce au Grand Orient de France et s'en démarquer carrément avec ces trois grades symboliques venus d'ailleurs. Mais, bien vite, il fallut composer. Cette souche *Antient*, donc, connu des contaminations, et, en dépit d'une relative fidélité aux origines, la série des avatars commença. Le mérite de la méthode adoptée ici est de nous faire voir de façon minutieusement détaillée comment s'opérèrent ces changements, le pourquoi étant une autre histoire. Cela conduit l'auteur à établir un « rituel type » avec instructions pour les trois grades pendant cette période. On peut, en gros, observer une subtile déchristianisation par rapport aux *Trois Coups Distincts* et déjà une influence du *Régulateur* concurrent; les rituels se font verbeux, les commentaires et instructions quelque peu larmoyants, bien dans l'esprit du temps de la Restauration; les épreuves sont d'un goût, disons, spectaculaire, et finalement assez français avec « la caverne », « la « sellette », la « saignée », etc. L'influence du *Régulateur* est surtout perceptible au deuxième grade, avec, entre autres, l'importance accordée aux cinq voyages. Le troisième grade est plutôt théâtral avec parfois d'étranges ajouts comme les « pleureuses », et l'on note déjà bien des hésitations et des confusions à propos des voyages de recherche des assassins d'Hiram et du cadavre de ce dernier. Il faut enfin remarquer que la chambre du milieu devient « à la française » et que les « cinq points du compagnonnage » deviennent les « cinq point de perfection » ou les « cinq points de la maçonnerie ».

Le grand tournant s'opère dans les années vingt du siècle, sous le gouvernement exclusif du Suprême Conseil de France. Si le document principal retenu par l'auteur est le rituel publié en 1829, il cite également le *Vade-Mecum Maçonnique* (1825), le fameux rituel de 1859 envoyé à la loge « Le Progrès de l'Océanie », et, enfin, le rituel adopté en 1877, suite à la tenue du convent de Lausanne. A ce moment, la « francisation » des rituels d'ouverture et de fermeture est parfaitement actée; la perte du mot sacré n'est plus évoquée non plus que la règle de trois. La Bible disparaît, remplacée par les règlements généraux, même si l'on réaffirme le

2. *Origine et évolutions des rituels* des trois premiers grades du Rite Écossais Ancien et Accepté. *Ordo ab Chao*. n° 39-40. premier et deuxième semestre 1999.

3. cf. La « Tradition des *Antients* »: un mythe historiographique français. » Par Roger Dachez in *Renaissance Traditionnelle* N° 186. Avril 2017. On trouve un exemple significatif de ce mythe dans la postface du livre.

4. Philippe Michel est l'auteur avec Philippe Bouchard d'un ouvrage conçu dans le même esprit: *Rit Français d'origine. 1785. Dit Rit Primordial de France*. Dervy. Paris, juin 2014.

caractère divin du GADLU et si l'on garde les questions à ce propos. Au deuxième grade apparaissent les cartouches des arts libéraux, des cinq sens... Et, de toute manière, l'influence du *Régulateur* se fait plus que jamais sentir. Or, comme le note l'auteur, on prétend le contraire, contre toute évidence, en se réclamant comme il se doit de documents vénérables et irréfutables, telle cette « *Charte maçonnique ou le Moniteur hiéroglyphique à l'usage du Grand Chapitre de Royale-arche dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale, imprimé à New Haven en 1820 et publié sous l'autorisation du grand chapitre de l'Ordre* » et dont s'inspirerait le rituel du deuxième grade, « *tout nouveau pour les Maçons de France* », mais, paraît-il, bien connu des maçons américains écossais et anglais... Cependant, c'est au troisième grade de ce rituel de 1829 que se produisent deux bouleversements considérables et étroitement associés. Le premier constitue une voie tout à fait nouvelle et particulière dans ce que l'on pourrait appeler la question de la complétude initiatique⁵. Le second introduit un esprit tout aussi nouveau et particulier quant au sens symbolique à donner au rituel. Les prolongements de ce choix et de cet esprit sont encore largement perceptibles dans la maçonnerie française aujourd'hui. Il paraît donc indispensable, comme l'auteur l'a d'ailleurs fait, de citer dans son intégralité ce passage : « *Le troisième degré complète l'initiation, suivant le système des anciens (sic) bien que quelques Maçons instruits aient pensé qu'il y avait un quatrième degré qui n'a pas été communiqué aux Initiés modernes. (...) Il ne pouvait y avoir que trois degrés, puisque l'Être, dont les mystères étaient le symbole, n'a que trois époques principales, la naissance, la vie et la mort. Mais on va voir encore, qu'en suivant l'allégorie solaire que l'on reconnaît dans la maçonnerie, et qui était aussi dans les anciens mystères, il ne pouvait y en avoir davantage.* »

Donc, pas de quatrième grade de « couronnement », pourrait-on dire, mais une « résurrection » ou plutôt une « renaissance » bien spéciale du maître Hiram, qui « reparaît plus radieux que jamais » et une vision entre romantisme et naturalisme du processus initiatique, comme il ressort de la lecture des instructions. Ainsi, entre autres, au premier grade, la privation des métaux représente l'homme avant la civilisation et dans l'état sauvage. La loge est l'image de l'univers. Au deuxième grade, la connaissance de Dieu est obtenue par le spectacle des merveilles de la nature. L'étoile flamboyante a cinq pointes, à cause des lumières dont les cinq sens peuvent être porteurs, la lettre G est la figure de « l'âme universelle », etc. Au troisième grade, l'histoire d'Hiram est une figure de la descente du soleil vers le solstice d'hiver, les trois conspirateurs étant assimilés aux trois signes « inférieurs » ; le relèvement à trois est l'image des trois premiers jours qui suivent le solstice, et la signification du mot sacré est « le fils du père », ou « la vie nouvelle ».

Le convent de Lausanne (1875) ne fera qu'accentuer cette évolution dans un sens positiviste, augmenté d'une suppression des références à Dieu, à la religion et au sacré. Ainsi les gloses sur les quatre éléments prendront un tour physico-chimique. Au deuxième grade seront introduits les « philosophes », Platon, Pythagore, etc. accompagnés d'un certain... INRI ! On verra apparaître enfin le fameux « Gloire au travail ».

Dans le dernier tiers de ce siècle, l'ensemble de la maçonnerie française fait face à des remises en cause radicales. La plus virulente, sans doute, est bien celle qui affecte sa part « écossaise ». La contestation du SCDF par sa base va aboutir comme on le sait à la création de la Grande Loge Symbolique Écossaise en 1880, jusqu'à la fusion de 1894 et la constitution de la Grande Loge de France. La tendance est alors à l'élagage des rituels, voire à leur effacement à peu près complet, chacun, quelle que soit l'obédience, s'inspirant de ce qui se fait en face. Ainsi, en 1902, un rituel GLDF du premier grade ne prévoit ni épreuves, ni voyage, ni circulation de parole ; mais une importance grandissante est conférée à l'examen, par interrogatoire, des motivations du candidat, ancêtre de cette si pittoresque spécialité française qu'est le passage sous le bandeau. Le premier rituel imprimé (en 1905) de la GLDF

reprend à peu près celui de 1877. La chaîne d'union apparaît, quoique facultative au début. Entre 1923 et 1938, on constate un désir de revenir à une certaine formalisation des travaux, par exemple en 1938, avec l'obligation d'allumage des colonnettes Sagesse, Force et Beauté qui

5. cf. Quatre grades et cinq mots.
Par Paul Paoloni. In *Renaissance traditionnelle* N° 175. Juillet 2014.

apparaît comme un étrange emprunt à un Régime Écossais Rectifié alors à peine réveillé et d'une fidélité willermozienne approximative. Jésus fait son apparition parmi les Grands Initiés au deuxième grade. Faut-il voir dans tout cela la sourde et tenace influence d'Oswald Wirth ? Notons qu'en parallèle Arthur Groussier proposait au Grand Orient au même moment son rituel revivifié et ré-étouffé symboliquement. Comme on le voit, la concurrence entre les deux puissances maçonniques françaises s'était exercée à la fois dans les voies de la déconstruction et dans celles de la reviviscence...

Quoi qu'il en soit, entre les deux guerres, la plupart des loges s'étaient transformées en clubs politiques, et les éléments strictement maçonniques tel le port du tablier étaient bien oubliés.

À la GLDF, la réaction va venir en 1948 avec le rapport Marty sur le premier grade. Ce rapport, très sévère, fait le constat d'une profonde anarchie. Il propose alors d'effectuer un intense travail documentaire « pour revenir sur les abandons ». Il prône évidemment de revenir au port des gants et du tablier, mais aussi de l'épée, d'effectuer des études approfondies sur le Temple, sur l'initiation, et encore, bien sûr, de ré-instituer le travail au nom du GADLU ; plus original, le retour – argumenté, des diacres (abandonnés en 1877), celui du tableau de loge, de la corde au cou pour l'impétrant, (disparu depuis 1829), etc. Las ! Cet étonnant « retour aux sources » sera rejeté par le convent de 1949, mais avec tout de même de larges concessions quant à la liberté des loges en ces domaines, avec, toujours aussi des ambiguïtés manifestes quant à la différenciation entre les Trois Grandes Lumières et les piliers Sagesse, Force et Beauté.

Faut-il voir dans ce retour à la tradition l'influence, cette fois, de la pensée et de l'œuvre de René Guénon ? On peut tout à fait le supposer en rappelant la création en 1947 de la loge « La Grande Triade », vivement encouragée par l'auteur du « Règne de la Quantité », création elle-même soutenue par d'importantes personnalités de la GLDF, dont, entre autres, deux Grands Maîtres très respectés, Dumesnil de Grammont et Antonio Cohen, qui participèrent à sa fondation. Même si l'évolution fut lente (retour de la Bible en 1953, port du tablier encore longtemps facultatif), le nouveau positionnement de la GLDF au sein de la maçonnerie française était alors en gestation : celui d'une maçonnerie se voulant « traditionnelle » et spiritualisante face à un GODF plus que jamais sécularisé et à une GLNF encore très embryonnaire et où, rappelons-le, le REAA était alors méconnu.

Les choses vont bien entendu changer avec la crise de 1964 et la scission au sein du Suprême Conseil de France. Il faut remarquer que ceci est à peu près concomitant du début de la frénésie de changements, d'ajustements, de recomposition des rituels – essentiellement ceux des deux premiers grades, qui va caractériser, à partir de 1960 environ, date à laquelle la commission des rituels devient permanente, l'approche de ces questions par la GLDF⁶. Il serait fastidieux de les pointer tous tant ils sont nombreux depuis les années soixante, (jusqu'en 2012 pour le premier grade). Cela donne le tournis, et les influences qui se laissent deviner sont très disparates, chaque Grand Expert, ou presque, désirant, semble-t-il, imprimer sa marque. Mais elles ont toutes un point commun : vouloir atteindre au Rituel Idéal, à une synthèse vraiment glorieuse de la vérité initiatique. Une noble ambition... Cependant, l'ambiguïté originelle du REAA aux trois grades symboliques est, en dépit de tous ces efforts, toujours là et bien là. L'auteur en donne un exemple frappant avec le choix en 1982, de reprendre pour le tableau de loge du deuxième grade celui de *L'Ordre des Francs-Maçons Trahis* de 1745. Ce tableau reproduit dans l'ouvrage est bien entendu par essence « Modern » ; lorsqu'on le compare à sa version revue et corrigée *Antient* 1982, elle aussi reproduite, on reste quelque peu perplexe...

Pierre Noël posait déjà dans son édition du *Guide des maçons écossais* d'intéressantes questions : « Ces difficultés internes aux rituels eux-mêmes entraînent une conséquence inattendue aux yeux de certains thuriféraires du REAA : qui ne voit que l'articulation entre les hauts grades du REAA et les grades bleus homonymes ne présentent rien de spécifique et que les grades symboliques des autres Rites, Français, Moderne (belge), Écossais philosophique et autres peuvent aisément servir d'introduction aux hauts grades en question puisqu'ils posent les mêmes

6. L'auteur ne fait qu'un rapide résumé des versions du REAA aux grades symboliques adoptées par la GLNF depuis l'introduction du Rite en 1965.

questions ? Qu'en conclure, sinon qu'il a manqué au Rite un Willermoz pour établir une cohérence sans faille aux étapes successives de l'ensemble. Dans l'état actuel, aucune variante des grades symboliques du REAA ne justifie l'affirmation que les 33 degrés du REAA constituent un ensemble unique et obligé. Est-il hérétique de penser que les grades bleus de tout rite préparent également à l'enseignement des hauts grades du REAA ? »

De même pouvait-on, en guise de commentaire aux questions de Pierre Noël en poser d'autres. Et on le peut encore. Ainsi, l'architecture splendide du RER n'a pas empêché celui-ci de tomber dans l'oubli et de connaître plus d'un siècle de purgatoire avant de reprendre force et vigueur. Est-ce malgré ou à cause de cette architecture même ? En revanche, notre ornithorynque écossais ancien et accepté, avec ses capacités d'adaptation, voire de mutation, a connu, convenons-en, une belle carrière et continue d'en faire une. Est-ce grâce à ses défauts rédhibitoires ou malgré eux ?

Le fait que la principale « vertu » du REAA a été de se constituer « contre » le *Régulateur* n'est-il pas pour quelque chose dans son succès, en dépit, comme on l'a vu, de tendances mimétiques paradoxales ? Enfin, il existera toujours, semble-t-il, un certain romantisme de la dissidence, un irrépressible désir de faire « autre chose », désir qui, surtout dans un cadre initiatique, a toutes les chances d'être reçu avec intérêt. Cela peut aussi, bien sûr, générer des attitudes irrédentistes, comme on a récemment pu le constater. De ce point de vue, choisir de se constituer « pour » ne risque-t-il pas de décevoir ? Car, en fin de compte, le côté « attrape tout » du REAA, ce syncrétisme *sui generis* qui fait fi des contradictions, ne ressemble-t-il pas à la logique du vivant qui, avec ses ruses, s'oppose à une logique purement abstraite, à une sorte de « cercle de la raison » maçonnique ?